

CHAPITRE II

Pestalozzi étudiant.

Splendeur de l'académie de Zurich au milieu du XVIII^e siècle ; esprit qui l'animait, son influence sur Pestalozzi ; il renonce au ministère pour la jurisprudence afin de réformer les abus ; il est condamné comme révolutionnaire. Il renonce à la jurisprudence et brûle ses manuscrits. Ce qui reste de ses premiers écrits : *Agts*. Séduit par les utopies agricoles de l'époque, il se fait agriculteur pour relever le peuple.

Dans la ville de Zurich, au milieu du siècle dernier, les études supérieures avaient pris un élan très remarquable. Elles se distinguaient par un caractère d'élévation et d'originalité qui mériterait d'être plus connu. La philosophie de Wolff, qui prêchait en tout le retour à la nature, y avait donné aux étudiants un triple enthousiasme pour la simplicité des mœurs, pour le rajeunissement de la littérature allemande, et pour la liberté politique. Ce fut cet enthousiasme qui inspira à Pestalozzi les entreprises de sa jeunesse, essais malheureux qui retardèrent le moment où il devait trouver sa véritable vocation, et devenir le réformateur de l'éducation.

On étudiait alors à Zurich la théologie, la médecine et le droit au *collegium humanitatis*, où l'on entrait à quinze ans et auquel trois professeurs d'un grand

mérite avaient donné beaucoup d'éclat. Ces hommes avaient réussi à exciter parmi la jeunesse un zèle ardent, tout en imprimant aux travaux de leurs disciples une direction particulière qui pourra seule faire comprendre la suite de cette histoire ; c'étaient Zimmermann, professeur de théologie (1736) ; Breitinger, professeur de grec et d'hébreu (1745) ; et Bodmer, professeur d'histoire et de politique (1730).

Zimmermann, d'une piété ferme et sincère, mais tolérante, d'un esprit vif, ouvert et serein, ami des hommes, ami de la vérité, avait remplacé à l'académie l'ancienne discipline de raideur et de sévérité par des relations douces et bienveillantes entre le maître et les élèves. Quand Pestalozzi commença ses études supérieures, Zimmermann avait déjà été appelé à un autre poste, mais l'influence de son activité passée continua à se faire sentir pendant le professorat de son successeur.

Breitinger appelait la littérature grecque une source de sagesse pour les autres peuples ; c'est dans cet esprit qu'il l'enseignait avec un remarquable talent ; aussi réussit-il à la faire comprendre et apprécier à ses élèves et à leur y faire trouver, avec une vive jouissance, une instruction très relevée. Il aimait ses disciples comme ses enfants, donnant ses soins à chacun en particulier avec un zèle assidu ; aussi en était-il aimé et vénéré comme un père.

Bodmer fut professeur à Zurich pendant près de cinquante ans, et c'est à lui surtout que cette ville doit les hommes de talent si nombreux qui l'ont illustrée. Son enseignement s'attachait particulièrement à l'histoire et aux institutions de la Suisse, et il avait pour effet d'exciter dans l'âme de ses auditeurs un amour très vif pour la justice et pour la liberté. Il critiquait les mœurs et l'organisation sociale de son temps, comme une décadence contre laquelle il fallait

lutter pour ramener les antiques vertus. Il prêchait la limitation des besoins ; il exaltait les joies simples du foyer domestique. On peut en juger par le passage suivant de ses *Dialogues des morts* :

« Qu'as-tu fait sur la terre ? — J'ai cherché le bonheur. — L'as-tu trouvé ? — Hélas, beaucoup trop tard. — Où l'as-tu cherché ? — En Perse, aux Indes, au Japon, aux extrémités de la terre. — Où l'as-tu trouvé ? — Il était dans mon village, dans la maison de mon père, pendant que je le cherchais à quelques mille lieues de là. Je le trouvai en revenant après mille dangers. Il était dans le sein de mon père qui n'avait pas fait un pas pour le chercher. Je le vis seulement... et je mourus. »

Bodmer ne se bornait pas à enseigner l'histoire et la politique ; il faisait connaître à ses élèves les chefs-d'œuvre de la littérature moderne, des auteurs anglais particulièrement. C'est à lui et à Breitinger que Zurich doit l'honneur d'avoir été avec Leipzig le point de départ du mouvement qui a donné à l'Allemagne sa belle littérature.

Lorsque Klopstock eut publié sa *Messiede*, il vint faire un séjour à Zurich chez Bodmer, qui avait été le premier à en apprécier le mérite ; il y fut bientôt suivi par Wieland et par Kleist ; et ces visites contribuèrent encore à faire de la ville suisse un centre littéraire. Kleist écrivait à Gleim :

« Zurich est vraiment un endroit incomparable, non seulement à cause de sa magnifique position, mais aussi par les hommes qu'on y trouve. Tandis que dans la grande ville de Berlin on rencontre à peine trois ou quatre hommes de génie et de goût, à Zurich, la petite, il y en a vingt ou trente. »

L'influence très grande de ces professeurs sur leurs élèves portait ceux-ci à mépriser les richesses, le luxe

et les agréments matériels de la vie, à exalter les jouissances de l'esprit et du cœur, la simplicité des mœurs, la poursuite incessante de la justice et de la vérité. Pendant longtemps Pestalozzi et ses amis voulurent coucher sur la dure, sans autre couverture que leurs habits, et se nourrir de pain et de légumes seulement.

Tel était l'esprit qui régnait à l'académie de Zurich vers l'année 1760, sept ou huit ans après le séjour de Klopstock chez son ami Bodmer. C'est alors que le jeune Pestalozzi y arriva ; ses études élémentaires, dans une école qui se traînait terre à terre, l'y avaient assez mal préparé ; mais l'enseignement relevé qu'il y trouva convenait au caractère que nous lui connaissons ; il agit puissamment sur sa nature si impressionnable, et donna à la fois à ses facultés l'excitation et l'aliment qui leur manquaient. Il avait été un médiocre écolier, il fut un étudiant distingué, et fit de rapides progrès ; il était encore presque un enfant, lorsque sa traduction d'une harangue de Démosthènes fut admise par les bons juges, et reçut les honneurs de l'impression.

Voici le jugement qu'il porta lui-même plus tard sur ses études académiques :

« L'esprit de l'enseignement public dans ma ville natale, très distingué sous le rapport de la science, était bien propre à nous faire perdre de vue les réalités de la vie et à nous égarer dans le pays des songes. La fleur de notre jeunesse, sans en excepter Lavater, se nourrissait de rêves. Nous ne voulions vivre que pour l'indépendance, la bienfaisance, le sacrifice et l'amour de la patrie ; mais pour y parvenir, il nous manquait le développement des facultés pratiques. L'esprit de cet enseignement nous portait à mépriser tous les moyens extérieurs : la richesse, l'honneur et la considération. On nous apprenait à croire qu'à force d'économiser et

de restreindre ses besoins, on peut se passer de tous les avantages ordinaires de la vie bourgeoise. On nous berçait d'un songe, savoir : la possibilité de jouir de l'indépendance et du bonheur domestique sans avoir les forces et les moyens d'acquérir et de maintenir la position qui les donne. Ces rêves nous dominaient d'autant mieux qu'ils faisaient appel aux meilleurs sentiments de nos âmes en nous poussant à réagir contre l'affaiblissement de l'ancien esprit suisse, de cet esprit de simplicité, de dignité et de fidélité, qui avait fait la gloire de notre patrie et qui alors déjà disparaissait peu à peu de nos mœurs. »

Nul plus que Pestalozzi n'a été victime de cette illusion qu'il appelle un songe, de cet idéal qu'il a poursuivi par le sacrifice ; mais n'est-ce point parce qu'il s'est élevé si haut dans cette voie, qu'il a fait les découvertes qui ont immortalisé sa mémoire ?

Nous avons vu que le jeune Pestalozzi voulait être pasteur comme son grand-père ; il étudiait donc la théologie. Parvenu avec succès au terme de ses études, il ne réussit pas à la prédication... On raconte même qu'en faisant son sermon d'épreuve, il fut pris d'un fou rire qui l'obligea de l'interrompre. Alors il renonça à la carrière ecclésiastique pour étudier la jurisprudence. Mais ce changement n'était pas uniquement l'effet de son insuccès dans la prédication : depuis longtemps la pensée du jeune homme avait pris une direction différente et l'appelait dans une autre sphère d'activité.

Déjà comme enfant, à l'école primaire, Pestalozzi avait horreur de l'injustice et de l'oppression ; alors qu'il était encore incapable de tout, il voulait se faire le redresseur des torts. Un jour, il avait pris à partie un indigne sous-maître, coupable d'injustice, et par son énergie il avait obtenu gain de cause, au grand étonnement de la classe entière. Plus tard, dans une

lettre anonyme adressée aux autorités scolaires, il avait dévoilé les vices qui minaient en secret un établissement d'instruction publique ; mais il avait été deviné, et s'était attiré une haine violente ; puis, menacé d'une sévère punition, bien que l'enquête eût confirmé l'exactitude des faits avancés par lui, il avait été obligé de s'enfuir à Höngg chez son grand-père.

Là, il avait entendu les plaintes des campagnards contre les bourgeois de Zurich, qui les dominaient, qui se réservaient le monopole du commerce dans la ville, et qui refusaient de vendre le droit de bourgeoisie aux habitants des villages voisins, lorsque ceux-ci demandaient à l'acquérir.

Souvent aussi il avait été chez son oncle Hotz à Richtersweil, dont les habitants faisaient entendre les mêmes plaintes que ceux de Höngg. Le docteur ne parlait qu'avec amertume des *gracieux seigneurs de Zurich* ; un jour que son neveu vantait les libres paysans suisses, il lui répondit vivement : « Ne parle pas tant de leur liberté ; ils ne sont pas plus libres ici qu'en Livonie. »

Telles étaient les impressions que le jeune Pestalozzi avait rapportées de ses séjours à la campagne ; elles étaient d'autant plus vives et profondes qu'elles se rattachaient au souvenir des heureuses journées passées au milieu de populations qu'il aimait, parce qu'il en était toujours bien accueilli, et où il jouissait d'une vie libre, active et variée, dont il était généralement privé dans la ville de Zurich.

A cette époque, les ecclésiastiques de village dans ce canton répétaient à l'envi cet adage : *Omne malum ex urbe* (Tout le mal vient de la ville). C'était aussi la pensée du petit Henri : « Quand je serai grand, disait-il, je soutiendrai les campagnards ; ils doivent avoir les mêmes droits que les habitants de la ville. »

Aussi lorsqu'il fut à l'académie, lorsque l'enseigne-

ment de Bodmer eut appelé son attention sur l'état politique de sa patrie, devint-il un des plus ardents parmi les jeunes gens qui voulaient tout réformer à Zurich, et qui, par leur poursuite, parfois inconsidérée, de la justice et de la liberté, causèrent à leurs pères tant d'embarras, d'inquiétudes et de chagrins.

Au milieu du siècle dernier, à Zurich, comme dans la plupart des cantons suisses, la ville dominait la campagne, et elle était elle-même gouvernée par un certain nombre de familles privilégiées. Treize abbayes ou corporations y avaient le monopole du commerce et de l'industrie. Le gouvernement était en général doux et paternel ; mais le peuple n'avait aucun droit d'y participer.

Le réveil de la liberté se manifesta d'abord parmi les étudiants, et il fut surtout excité par l'exemple des Genevois.

Depuis longtemps les bourgeois de Genève se plaignaient de la domination des familles patriciennes qui peu à peu avaient dépouillé le peuple de ses anciens droits. En 1738, Berne, Zurich et la France, appelés par le gouvernement genevois, avaient fait accepter leur médiation aux magistrats et aux bourgeois, et avaient établi pour ceux-ci le droit de représentation, de pétition et de veto sur les mesures constitutionnelles.

Lorsqu'en 1762 le gouvernement de Genève, marchant sur les traces du parlement de Paris, condamna l'auteur de *l'Emile* et du *Contrat social*, les bourgeois prirent chaudement le parti de Rousseau, et adressèrent une représentation aux magistrats ; ils demandaient que l'arrêt fût rapporté, comme injuste et mal fondé sous tous les rapports. Mais les pétitionnaires furent éconduits sans qu'on voulût entrer en discussion avec eux.

Ces faits eurent un grand retentissement à Zurich,

et y causèrent une vive agitation parmi les étudiants patriotes. Ceux-ci donnaient toute leur sympathie au peuple de Genève ; ils ne s'occupaient plus que de Rousseau, et le philosophe genevois devint leur héros, car ils trouvaient dans ses écrits d'éloquents plaidoyers en faveur de leur sentiment favori : l'amour de la nature, de la simplicité de mœurs et de la vie champêtre.

Ces jeunes libéraux, dont plusieurs devaient illustrer leur nom, entreprirent alors de poursuivre les abus et les injustices. Pendant les années 1763, 1764 et 1765, ils firent successivement des plaintes formelles contre trois fonctionnaires importants. L'enquête démontra la vérité des faits allégués par eux, et les coupables furent destitués. Néanmoins les magistrats voyaient avec inquiétude l'esprit qui animait ces jeunes gens ; ils blâmèrent leurs procédés et les punirent par un ou deux jours de détention à l'hôtel de ville.

Bodmer avait fondé, au printemps 1765, une *Société helvétique*, qui se réunissait chaque semaine pour entendre et discuter les compositions de ses membres sur des sujets d'histoire, de pédagogie, de politique et de morale, et qui contribua beaucoup aussi à exciter l'activité de cette jeunesse dans le sens des idées de Rousseau. Pestalozzi en était un des membres les plus zélés.

La même année, les étudiants fondèrent un journal appelé *le Memorial* (der Erinnerer) ; il paraissait chaque semaine, avait une tendance purement morale et un caractère tout à fait local. On ne voulait point y aborder la politique ; et d'ailleurs la censure ne le permettait pas. Les principaux rédacteurs étaient Lavater et Füssli. Pestalozzi y écrivait aussi, et il est curieux de voir quelles étaient les pensées qui l'occupaient à l'âge de dix-neuf ans ; voici quelques passages des articles qu'il y fit insérer :

« Un jeune homme qui dans sa patrie fait si petite figure que moi, ne doit vouloir ni critiquer ni améliorer; c'est au-dessus de sa sphère. Voilà ce qu'on me dit presque chaque jour. Je puis pourtant souhaiter; qui pourrait me le défendre ou le trouver mauvais? Je veux donc former des souhaits et les donner à lire imprimés à tout le monde. Quant à ceux qui se moqueront de moi, je leur souhaite... une bonne amélioration.

« Je souhaite qu'aucun grand esprit ne soit trop paresseux ou trop orgueilleux de son mérite, pour travailler au bien public avec courage et persévérance; qu'aucun ne regarde avec dédain ses semblables les plus infimes lorsqu'ils sont honnêtes et laborieux.

» Que les parents mettent plus de soin à choisir les camarades de leurs enfants. Car, qui ne sait la puissante influence de la bonne ou de la mauvaise société sur les jeunes âmes.

» Qu'on mette autant d'empressement à faire connaître les progrès et les qualités du prochain, qu'on en a mis à raconter ses fautes. Est-ce que nous ne devons pas cette justice à notre voisin qui s'améliore?

» Qu'un de nos docteurs veuille bien faire pour notre peuple un extrait de l'excellent livre de Tissot, et que, par les sacrifices d'un riche ou de plusieurs riches, cette publication puisse être livrée à chaque paysan pour la moitié ou pour le tiers de sa valeur.

» Ce vœu me conduit à un autre :

» Que quelqu'un veuille bien rédiger simplement des principes d'éducation à la portée de tout le monde; qu'ensuite des personnes généreuses consentent à en couvrir les frais d'impression, en sorte que cette brochure puisse être livrée au public gratuitement ou du moins pour un seul schelling; qu'elle soit distribuée par les ecclésiastiques à tous les pères, à toutes les mères, afin que chacun puisse élever ses enfants d'une manière raisonnable et chrétienne. Mais c'est souhaiter beaucoup pour une fois.

» Je souhaite que tous ceux qui travaillent de leurs bras, menant une vie d'assiduité, d'économie et de liberté républicaine, soient considérés comme les piliers de notre liberté et jouissent de plus d'honneur parmi nous.

» Que tous mes concitoyens puissent lire l'histoire de la Suisse et les lois du canton, et que la nouvelle société helvétique leur en fournisse les moyens. »

Cependant l'irritation causée à Genève par la condamnation de Rousseau avait produit entre les magistrats et les bourgeois des dissentiments qui devenaient toujours plus profonds et plus menaçants. En 1766, le gouvernement, pour sauver la patrie, réclama de nouveau la médiation de Zurich, de Berne et de la France. Les députés de ces trois Etats, réunis à Genève en mars, proposèrent un arrangement qui convenait aux magistrats, mais qui mécontentait les bourgeois; et ceux-ci le rejetèrent à une grande majorité le 15 décembre 1766.

Alors se répandit à Zurich le bruit qu'on allait envoyer des troupes à Genève pour y contraindre le peuple à accepter la médiation proposée par les députés; et cette nouvelle y défraya toutes les conversations. La plupart approuvaient cette expédition, mais les jeunes patriotes la blâmaient vivement, et ils se demandaient s'il ne serait pas possible d'exposer la question genevoise au peuple de Zurich d'une manière assez claire pour qu'il se refusât à être l'instrument d'une injustice.

Un jeune théologien, C.-H. Muller, voulut l'essayer; il rédigea un petit exposé sous la forme de *Propos de paysans*; voici les conclusions qu'il mettait dans la bouche d'un des interlocuteurs :

» La bourgeoisie de Genève a le droit d'adopter le régime qui lui plaît; car la liberté d'un peuple consiste précisément à pouvoir organiser son gouvernement comme il lui convient. D'ailleurs il était formellement stipulé que les bourgeois pouvaient adopter ou rejeter les me-

sures constitutionnelles. Or, ils ont rejeté la médiation à une grande majorité. Et maintenant nous irions les contraindre par les armes à l'adopter ? Mais ce serait une trahison, une honte, une infamie ; nous ne pourrions plus avoir aucune confiance en un gouvernement qui l'ordonnerait. Pour moi, quoi qu'il arrive, je ne marcherai pas. »

Muller lut cette pièce dans une société particulière, disant qu'elle lui avait été donnée par un ami ; puis il l'enferma dans son bureau. Plus tard cependant il en laissa prendre une copie à l'étudiant Wolf qui la répandit parmi la jeunesse.

Ce ne fut que le 24 janvier 1767 que les magistrats en eurent connaissance. Cette fois-ci, leur patience était à bout, ils furent très irrités ; soupçonnant même une conjuration, ils chargèrent une commission spéciale de découvrir l'auteur du pamphlet et de le faire arrêter.

C'était un samedi ; le soir même, d'après l'avis de Lavater et de quelques autres amis, Pestalozzi alla auprès de Muller pour l'engager à déclarer aux magistrats qu'il était l'auteur de cette composition. Muller lui promit qu'il le ferait.

Le lendemain, dimanche, Pestalozzi retourna chez Muller, mais ne le trouva point ; ce jeune homme avait pris la fuite pendant la nuit. Il se hâta d'aller consulter ses amis Lavater, Füssli et Vogel, et il fut convenu que si Muller était réellement en fuite, on irait déclarer aux magistrats tout ce qu'on savait de cet écrit. Mais d'autres avaient pris les devants, et Muller avait déjà été dénoncé par plusieurs citoyens. Cet empressement s'explique par le fait que tous les bourgeois étaient engagés sous serment à faire connaître aux autorités tout ce qui pouvait intéresser l'Etat.

La plupart d'ailleurs n'agissaient point à regret et par devoir seulement : la masse de la population était

aussi indignée que les magistrats, et ceux-ci recevaient des adresses dont voici un échantillon :

« Les fidèles bourgeois, en assurant leurs gracieux seigneurs de leur dévouement, leur adressent humblement la prière suivante :

» Ne laissez point refroidir le zèle que vous montrez au sujet de ce libelle, afin que le bien de l'Etat, ainsi que votre propre repos et votre sécurité ne soient pas troublés ; mais plutôt continuez sérieusement et courageusement à vouloir étouffer dès leur naissance les serpents qui cherchent à empoisonner l'Etat. Appliquez au mal les moyens nécessaires pour le guérir, lors même qu'ils seraient tranchants, amers et douloureux, avant qu'un chance rongeur ait rendu la plaie incurable. »

On fit subir un interrogatoire à tous les jeunes patriotes qu'on croyait impliqués dans la conjuration, et quelques-uns d'entre eux furent détenus à l'hôtel de ville. De toutes ces dépositions concordantes, il résulta que les *Propos de paysans* avaient été écrits sans mauvaise intention, et que cette pièce, jugée très innocente, avait été répandue à l'insu de l'auteur.

Mais rien ne pouvait calmer la colère et la frayeur des *gracieux seigneurs et de leurs fidèles sujets*. On en voulait surtout à Pestalozzi, qui fut renfermé à plusieurs reprises, car on croyait que c'était lui qui avait fait fuir Muller.

Cependant le bourgmestre avait reçu du fugitif une lettre par laquelle celui-ci se reconnaissait l'auteur des *Propos*, expliquait comment ils s'étaient répandus malgré lui, et demandait qu'on lui pardonnât cette faute de jeunesse, commise sans aucune mauvaise intention.

Mais on n'était point disposé à la clémence, et l'enquête se poursuivit comme s'il se fût agi de sauver la patrie d'un très grand danger.

Le peuple fidèle fit aussi éclater son indignation ;

dans les rues et dans les marchés, des troupes nombreuses proféraient contre les étudiants des menaces de mort.

Le dimanche 1^{er} février 1767, une publication du gouvernement, lue dans tout le canton, vint apprendre aux campagnards étonnés l'existence d'un pamphlet abominable et dangereux pour la sûreté de l'Etat, dont l'auteur, Charles Muller, devait être arrêté et livré à la justice par quiconque le rencontrerait.

Le jugement, rendu le 11 février, déclare Muller indigne du saint ministère et le bannit à toujours du territoire de la Confédération suisse¹, ordonne que les exemplaires de son pamphlet seront brûlés publiquement par la main du bourreau, condamne une douzaine d'étudiants, parmi lesquels Pestalozzi, à rembourser les frais de leur détention et à payer au bourreau trois moules de bois; déclare que, s'ils continuent à parler contre le gouvernement, ils perdront leur droit de bourgeois, et défend de poursuivre la publication du *Mémorial*. Une commission reste chargée de surveiller la jeunesse académique et d'empêcher parmi elle toute association.

Dès lors Pestalozzi n'était plus pour ses concitoyens qu'un dangereux révolutionnaire; et longtemps poursuivi par ce jugement qu'on avait porté sur lui, il en souffrit jusque dans les entreprises de son âge mûr. En même temps, toutes les carrières publiques lui étaient fermées, et il devait renoncer à l'espoir de relever la condition du peuple par le moyen de la législation.

Il aurait supporté patiemment les rigueurs des grands, mais il fut profondément navré par le rôle que jouèrent dans cette circonstance les petits qu'il avait voulu servir.

¹ Muller, devenu professeur à Berlin, s'illustra en faisant le premier connaître les *Nibelungen* au monde littéraire.

La véritable cause de la misère matérielle du peuple, dit-il, c'est sa misère intellectuelle et morale. Quand il est appelé à une élection, il trouve toujours quelque bonne raison d'élire le plus mauvais citoyen, après avoir juré de nommer le meilleur. Mais on ne peut aider efficacement que celui qui s'aide lui-même. Et pour améliorer le sort du peuple, il faut commencer par l'instruire et le moraliser.

Pestalozzi renonça alors à ses études de jurisprudence, et il jeta au feu tous ses manuscrits.

Ainsi furent perdus les nombreux travaux de sa première jeunesse, à l'exception d'un seul qui avait été imprimé dans une revue publiée à Lindau et Leipzig sous le titre de *Nouvelles des écrits les plus remarquables de notre temps, etc.*, année 1766, 12^e cahier, pag. 346-372. Cette pièce est intitulée *Agis*; elle porte la date de 1765 avec la remarque suivante :

« Ce morceau est dû à un jeune homme de grand mérite, qui n'a pas encore vingt ans, et qui ne le destinait point à l'impression, etc. »

Cette revue est maintenant introuvable; mais *Agis* vient d'être réimprimé dans la collection complète des œuvres de Pestalozzi publiée à Brandebourg par L.-W. Seyffarth.

Agis demeure pour nous la première des productions de Pestalozzi, et elle est trop remarquable pour que nous puissions nous dispenser d'en donner un résumé.

On se rappelle que notre auteur, encore étudiant, et très faible helléniste, choqué des défauts littéraires d'une traduction de Démosthène publiée par son professeur de grec, avait traduit lui-même un fragment de la troisième harangue au peuple athénien, de manière à obtenir tous les suffrages. Cette traduction sert de préface à l'histoire d'*Agis*; elle est destinée à faire voir combien, dans les temps qui précédèrent l'invasion macédonienne, les Grecs s'étaient écartés de l'ancienne

simplicité de mœurs et des anciennes vertus qui longtemps avaient fait leur force et leur bonheur. Le tableau de cette décadence a des rapports si frappants avec l'état de la Suisse au siècle dernier que, dans une note, le traducteur prévient assez malicieusement les lecteurs qui croiraient y voir des allusions au temps présent, qu'il n'est question ici que des Athéniens, et que c'est Démosthène qui parle.

Ensuite vient l'histoire d'Agis, ce roi de Sparte, qui, à une époque où les lois de Lycurgue étaient tombées en désuétude, avait entrepris de les rétablir. Bien qu'élevé dans le luxe et la mollesse, il avait résisté à leurs séductions ; il vivait lui-même avec une sévère simplicité, voulait obliger les riches à suivre son exemple et demandait un nouveau partage des terres afin de rétablir l'égalité des conditions. Cette tentative échoua, et Agis la paya de sa vie.

Dans tout ce morceau, Pestalozzi prêche éloquemment la cause de la réforme entreprise par Agis, et l'on ne peut s'empêcher de penser que par là il cherchait à préparer pour sa patrie l'avènement d'une ère nouvelle où se réaliseraient les utopies qui troublaient alors les esprits les plus généreux parmi les étudiants de Zurich.

Mais quand il renonça à la carrière du droit, quand il brûla tout ce qu'il avait écrit, c'est que Pestalozzi avait découvert qu'il avait fait fausse route, et condamnait lui-même le système qui l'avait d'abord séduit.

C'est à cette époque de sa vie que plusieurs de ses biographes lui font dire : « *Je veux être maître d'école.* » C'est une erreur ; il ne trouva sa véritable vocation que plus tard, lorsque, devenu père, il travailla à l'éducation de son petit garçon avec autant de pénétration que de sollicitude.

En abandonnant la jurisprudence, il se fit agriculteur. Pour se rendre compte de cette évolution dans la

pensée de Pestalozzi, pour comprendre que dans cette nouvelle sphère d'activité il voyait encore un moyen de relever le peuple, il faut connaître toutes les utopies dont l'agriculture était alors le sujet parmi les jeunes gens de Zurich.

A cette époque, la culture des terres réalisait en divers pays des progrès marqués ; elle était en grand honneur parmi les sages, les moralistes et les philosophes. Excités par les enseignements de Bodmer et par les écrits de Rousseau, les jeunes gens de Zurich voyaient dans le perfectionnement de ce premier des arts le salut des classes pauvres et le remède à tous les maux.

Le Zurichois Schulthess, qui avait vu Rousseau à Genève, racontait que le philosophe lui avait dit : « L'agriculture est le premier et le plus heureux des états. Dans les pays sujets, on est obligé de se faire industriel, mais dans les pays libres, il faut être agriculteur. »

En automne 1765, Bodmer écrivait à Sulzer, à Winterthour :

« L'amour des champs est très vif chez Füssli et plus encore chez son ami Meiss, le fils du colonel, qui veut devenir un cultivateur accompli, et sait déjà exécuter tous les travaux du paysan. Il est surprenant de voir comme plusieurs de nos meilleurs étudiants ont la fantaisie de travailler à la ferme ; ils ont déjà appris à faucher et à supporter avec les paysans la chaleur, la sueur et la pluie. Je crains qu'ils n'aient commencé trop tard. Leur jeune ami von Hansen s'y est pris plus tôt, et l'on a beaucoup admiré son habileté au travail des champs. »

Et Sulzer répondait à Bodmer :

« Mon désir, pour Winterthour comme pour Zurich, serait qu'un petit nombre de magistrats, négociants et industriels, les plus nécessaires, restassent seuls à la ville ; les autres citoyens s'établiraient à la campagne sur de petites propriétés où ils vivraient du travail des

champs, avec des mœurs très simples, qui ne seraient pourtant pas celles de nos paysans. Je pense que les pères qui sont si embarrassés de ce qu'ils feront de leurs fils, devraient leur acheter à chacun une très petite propriété rurale et les y laisser se tirer d'affaire par leur travail. Je regrette de n'en avoir pas donné l'exemple moi-même lorsque je le pouvais, et je ne crois pas trop dire en affirmant qu'en peu d'années je me serais fait ainsi une très belle et très solide position ¹.

Voilà les idées qui avaient cours parmi la jeunesse au moment où Pestalozzi renonça à ses études de droit.

Il se fit agriculteur, afin de donner à ses concitoyens campagnards l'exemple d'une culture perfectionnée, qui devait faire vivre de leur travail, et dans une grande aisance, non seulement les hommes et les femmes, mais aussi les enfants, tout en procurant à ceux-ci le développement intellectuel et moral nécessaire aux citoyens d'une république.

¹ Ces folles utopies n'étaient-elles point excitées par un vague sentiment de danger; et ne voyait-on pas déjà, dans les contrées industrielles, beaucoup de petits propriétaires ruraux, tentés par les salaires, renoncer à l'agriculture et se joindre à ces populations ouvrières, sans attache au sol du pays, sans ressources pour les moments de chômages, et auxquelles leur rapide accroissement a valu le nom de prolétaires.

CHAPITRE III

Pestalozzi agriculteur.

Fiancé à Anna Schulthess; il étudie l'agriculture pratique chez Tschiffeli; il achète des terres près de Birr; tandis qu'on y bâtit, il habite Muligen; son mariage, naissance de son fils, installation dans sa maison neuve, Neuhof. Insuccès de son agriculture.

Au moment où Pestalozzi se fit agriculteur, il était fiancé; et c'est dans sa correspondance avec celle qui allait devenir sa femme que nous trouvons les plus précieux renseignements sur les pensées et les projets qui l'occupaient.

On se rappelle la jeune Anna Schulthess, qui faisait la leçon à Pestalozzi enfant, lorsque celui-ci voulait acheter des bonbons à la boutique de *la Charrue* qui touchait son habitation. Cette jeune fille, très bien douée, avait reçu une éducation distinguée.

Son père, J.-J. Schulthess, avait beaucoup voyagé, beaucoup observé et s'était mis partout en relation avec des gens instruits, lorsqu'il établit à *la Charrue* un commerce important d'épicerie avec un laboratoire de confiseur. Malgré ces occupations mercantiles, il resta l'ami des arts et de la littérature, et sa maison fut le rendez-vous des hommes de goût et d'étude. Il y reçut Klopstock lors du séjour de ce grand poète à Zurich.